

L'AUTOMNE

*Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissants sur les gazon épars ;
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Conrrient à la douleur et plait à mes regards.*

*Je suis d'un pas réveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlisant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.*

*Où, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.*

*Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'enrie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.*

*Terre, soleil, rillons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau !
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !*

*Je voudrais maintenant rider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je bûrais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !*

*Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Auraît compris mon âme, et m'aurait répondu !*

*La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.*

LAMARTINE

LE CALVAIRE D'ARUNDEL

(Voir gravures)

Les pèlerinages aux Calvaires remontent aux premiers temps de la colonie ; et l'histoire du Canada nous redit, qu'à diverses époques et en différents lieux, s'établirent des Calvaires où les premiers colons se rendaient annuellement pour puiser de nouvelles forces qui les rendaient intrépides en face des dangers sans nombre qui se présentaient sous leurs pas.

La dévotion au Calvaire devint tellement populaire et salutaire, que chaque village, chaque concession et même chaque groupe d'habitants voulut élever la croix sur la route ou la voie publique ; c'était un petit calvaire où les populations rurales, comme aujourd'hui encore, se rendaient pieusement aux époques du mois de Marie ou du mois des Morts, pour y prier à l'intention des vivants et des défunts.

Les Calvaires, disséminés par toute la province, attirant annuellement au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, (14 septembre) de nombreux pèlerinages. Voir à la mission du Lac des Deux Montagnes et au cimetière de Notre-Dame-des-Neiges à Montréal, et ailleurs.

Les RR. PP. de la Société de Marie, toujours guidés par l'inspiration du Bienheureux Grignon de Montfort, et désirant propager la glorieuse installation du grand Calvaire de Pont-Château, en France, ont essayé de continuer, en petit, cette salutaire dévotion au Crucifix ; et, depuis trois ans, ils ont élevé sur un tertre, près de l'église du canton d'Arundel (village Huberdeau), un Calvaire qui sera bientôt la première station d'un grand Chemin de Croix.

Le site choisi, l'orientation, la direction de la route et des distances entre chaque station seront à l'unisson et en parfaite conformité avec la voie douloureuse de Jérusalem.

Depuis sa fondation, le Calvaire d'Arundel attire, avec une progression étonnante, chaque année, les populations catholiques et même beaucoup de protestants des contrées du Nord.

Cette année, les dix paroisses du "Royaume du curé Labelle," depuis Saint-Sauveur en remontant vers le Nord et le Nord-Ouest, se sont donné rendez-

vous au pied du Calvaire d'Arundel. Les dignes curés de ces dix paroisses et missions étaient en tête du cortège, et le défilé de la procession, composée de douze cents personnes, produisait un effet tout à fait émouvant, tant la piété édifiante et recueillie de ces colons rappelait les premiers temps de la colonie.

Au nombre des assistants, l'on comptait les prêtres et religieux suivants : M. le chanoine Leclerc, curé de Saint-Joseph de Montréal, et M. Décary, son assistant ; le R. P. Simard, de la Société des Rédemptoristes, prédicateur de la mission ; MM. Saint-Pierre, curé de Saint-Sauveur ; Ouimet, curé de Saint-Jovite ; Philion, curé de Saint-Adolphe ; Corbeil, curé de Sainte-Agathe ; Moreau, curé de Sainte-Marguerite ; R. P. Cébron, curé d'Arundel ; les RR. PP. Castex, Conau et Ronsin, de la Compagnie de Marie.

Le gravures que publie LE MONDE ILLUSTRÉ, dans une autre page, donneront une idée des processions dont nous parlons.

Un train spécial du chemin de Montfort amena une foule d'étrangers de Montréal, Saint-Jérôme et d'ailleurs.

La grande distance qui sépare ces populations du Nord, de la Mission du Lac des Deux-Montagnes, les fait converger désormais vers le Calvaire d'Arundel.

La fondation paraît si profondément enracinée dans l'âme et le cœur des colons du Nord, qu'il est maintenant proposé d'en faire une œuvre cantonale ; chaque paroisse désirant avoir sa propre station sur la voie douloureuse en y gravant, sur le piédestal, le nom de la paroisse qui l'aura érigée ; dès lors, le Calvaire d'Arundel sera chaque année le rendez-vous général des catholiques du Nord.

Depuis l'an dernier, les Pères de Montfort ont organisé un dîner populaire, servi sous une immense tente, moyennant la somme de vingt-cinq centins, au profit de l'œuvre du Calvaire. Au-dessus de trois cents personnes s'assirent cette année à ce banquet champêtre, où la joyeuse gaieté canadienne-française faisait suite à la grande fête religieuse qui se terminait par ces agapes fraternelles.

Puisse cette grande œuvre, entreprise dans la plus humble condition, s'accroître, prospérer et faire l'honneur et le bonheur des populations du Nord que le ciel ne cesse de bénir et de faire prospérer.

J.-C. AUGER.

SACRIFICE ÉMOTIONNANT

Le vingt septembre était revenu, ravivant le triste souvenir de la capitulation de trois à quatre mille combattants dans Rome, devant une armée de quatre-vingt-dix mille hommes avec cent vingt bouches à feu auxquelles les Pontificaux n'opposaient que quelques vieux bronzes de Lépante, deux petits canons de campagne, une mitrailleuse n'ayant que deux charges...

Le noble et saint Pontife, si bien surnommé le Pape de l'Immaculée, avait décidé d'offrir lui-même à Dieu l'auguste sacrifice de la messe ; et cette messe, à ce jour, il avait voulu la dire pour le repos de l'âme d'un de ses zouaves les plus aimants, les plus dévoués, M. le chevalier de M..., mon vaillant et regretté ami.

L'immense basilique de Saint-Pierre, à cause de l'heure matinale et de l'état du ciel où roulaient d'interminables nuages noirs, avait l'aspect ténébreux d'une de ces immenses grottes tant admirées aux Etats-Unis ; sur l'autel papal, seule la lumière vacillante des cierges minces fixés aux six grands chandeliers d'or, perçait l'obscurité profonde : on distinguait à peine, à cette lueur, le grand crucifix enrichi de pierres précieuses scintillant comme des gouttelettes de sang, tandis que le Christ éploré semblait tendre vers un ciel inexorablement sourd ses mains toutes suppliantes.

A l'autel et faisant face à la grande nef—car de peuple, il n'y en avait point : les portes de la basilique avaient été tenues fermées,—l'illustre Pie IX accablé par l'âge et l'ingratitude de ses enfants, réalisant ainsi toute la douleur de sa devise : *Croix de la Croix*, poursuivait la sainte cérémonie, ayant plusieurs cardinaux à ses côtés, tandis que nous formions

autour d'eux, et si près, que nous pouvions, ô joie suprême ! toucher le bas des vêtements de notre Roi vénéré, nous formions, dis-je, une garde d'honneur résolue et décidée.

Combien étions-nous ?—Je ne sais, mais nous étions peu nombreux, si j'en juge par les morts aux champs de bataille et ceux qui tombent chaque jour.

Une émotion indicible nous étreignait : assister à une messe de l'immortel Pie IX, à une messe que le très saint Pontife avait voulu célébrer pour un zouave !...

De temps à autre, je voyais le cardinal de gauche, le plus rapproché de moi, soutenir, plein de sollicitude filiale, celui dont les "épaules soutiennent l'empire chrétien." Et devant cette auguste faiblesse, j'avais une envie de pleurer qui m'étouffait !

Mais voici que le mystère va s'accomplir : le doux Vieillard prononce les paroles de la consécration. Sa voix, c'est à peine si nous l'entendons : c'est un bruissement, un souffle, mais quelle douceur, quelle divine harmonie !

Est-il tellement pénétré de son indignité, ce Tenant-lieu du Christ, ce Pontife qui s'est toujours montré si humble, que son acte l'anéantisse ?... Tout à coup, nous le voyons pâlir... il se pâme... je crois que la mort vient d'éteindre cette vie précieuse : des larmes pressées inondent mon visage, je ne m'aperçois pas du trouble, du désarroi qui règne autour de moi !...

* *

Je n'avais pu—l'eussé-je voulu, la parole eût expiré sur les lèvres,—je n'avais pu dire un seul mot à mes compagnons. Presque inconscient, je ne sais comment s'était achevé le sacrifice de la messe, quand on nous donna l'ordre de nous ranger.

Voici que le majestueux Vieillard s'avance, lentement, bien lentement, nous bénissant tous, accordant à chacun de nous un de ces sourires qui le rendaient toujours si séduisant.

Père toujours, malgré le fiel dont l'abreuvent des enfants égarés, je le vois—est-ce une illusion ?—se pencher avec la plus grande tendresse sur chacun de mes compagnons, et chaque fois, sans dire un mot, rien que ce beau sourire qui le fait ressembler à un être divin, il dépose un baiser sur les fronts courbés devant sa majesté. *

Et mes pleurs redoublent, car moi seul, je n'ai point eu cette immense faveur.

Mais le saint Vieillard les a tous fortifiés de sa douce caresse ; il n'y a plus que moi... mais il es loin, il a fini !—Soudain, il se retourne, revient sur ses pas : mes yeux ne peuvent se détacher de lui... Devant moi, il s'arrête, me regarde longuement de son doux regard qui fondrait des glaces... il n'a pas dit une parole à mes compagnons, et j'entends sa voix bénie : "Comment te nommes-tu ?"—Je lui dis mon nom. Doucement, il abaisse sa grandeur, et, avant que j'eusse pu deviner ce qu'il voulait, il me donne aussi un long baiser !...

O moment, moment le plus heureux de ma vie !...

Pourquoi nous avait-il ainsi embrassés tous ?...

* *

Ce matin, 21 septembre 1899, je m'éveillais avant l'aurore : sur mes joues coulaient encore des larmes de bonheur—et mon oreiller était trempé sans doute de celles de tristesse que j'avais versées un peu auparavant.

FIRMIN PICARD.

SOLEIL LEVANT

*Lorsqu'au soleil levant tout chante et prend l'essor,
Et que le vent discret remplit de frissons d'or
La terre tout à l'heure assombrie et muette,
Mon cœur joyeux s'élève ainsi qu'une alouette,
Et parmi la splendeur tranquille de l'azur
Répand dans sa chanson son bonheur calme et pur ;
Mais lorsque des coteaux descend le crépuscule,
Il se ferme soudain comme une renoncule,
Et dans la chaste nuit pleine de diamants
Dort avec le parfum de ses rêes charmants.*

VALÈRE GILLE.